

merveilleuse, qui ne se trouve dans aucun herbier de France ni d'Europe. Il la donna à mon arrière-grand-père et elle resta dans notre collection jusqu'au jour où, par un fatal accident, le feu prit au volume qui la renfermait. Mon père avait eu toutefois la précaution d'en faire un dessin, je vais te le confier. Si tu trouves la "campanula rubra," et si tu me la rapportes, je te donnerai trois mille livres.

Cette éblouissante perspective avait mis fin aux hésitations de Paterne.

Il courut chez d'Arramonde et le supplia de l'emmener sans tarder.

Pauvre Paterno !

En entendant l'apostrophe que son maître venait de lui adresser au sujet du développement extraordinaire que sa chevelure avait pris depuis le matin, le brave garçon rougit jusqu'au blanc des yeux, et, se rapprochant du gentilhomme béarnais, lui dit mystérieusement :

— Pendant que monsieur le marquis déjeunait tantôt, je suis descendu à l'office de l'auberge et là les gens de service m'ont averti charitablement que les sauvages de ce pays ont la mauvaise habitude d'enlever les chevelures de leurs ennemis vaincus. Si encore ils ne prenaient que les cheveux, mais il paraît qu'ils coupent en même temps la peau du crâne...

Et, en disant ces mots, le pauvre Paterno frissonna des pieds à la tête.

— Aussi, continua-t-il, pour éviter cet accident, j'ai été me faire raser soigneusement les cheveux et j'ai acheté cette perruque. Si nous tombons entre les mains des sauvages, je la leur offrirai immédiatement et la peau de mon crâne sera sauvée.

La figure rougeaude et placide du valet s'anima d'une expression triomphante et il caressa avec satisfaction les longues boucles de sa perruque Louis XIV, monument antique qu'il avait détéré dans la boutique d'un barbier de Québec.

— Vous n'êtes qu'un drôle, monsieur Paterno, riposta Jean d'Arramonde en fixant sur son valet un regard courroucé. Croyez-vous donc que, tant que vous serez avec moi, vous aurez à craindre pour la précieuse peau de votre tête ? Eh quoi ! pensez-vous que j'aie envie de me laisser prendre par les chasseurs de chevelures ? Je voudrais bien voir que ces mendiants déguenillés osassent porter la main sur un d'Arramonde !

Un mouvement que fit Ouinnipeg en entendant Jean d'Arramonde traiter si légèrement les guerriers Peaux-Rouges avertit le jeune gentilhomme que son étourderie venait encore une fois de lui jouer un mauvais tour.

— Je te pardonne néanmoins, Paterno, dit-il en riant, car, en vérité, si les sauvages ennemis avaient quelque envie de s'approcher de nous, tu les ferais fuir par ton aspect horrible !... Tu as l'air d'un vrai manitou !... Qu'en dites-vous, chef ?

Et, se penchant vers Ouinnipeg, il lui raconta en peu de mots le moyen ingénieux inventé par messire Paterno pour préserver son cuir chevelu du couteau à scalper.

La grave figure du chef sauvage se dérida peu à peu et quand, pour achever, d'Arramonde prit entre le pouce et l'index la tête du majestueux édifice et montra, en le soulevant, cette tête ronde et rasée encadrée d'une paire d'oreilles larges comme des pelles de pagaies, le riro qui épanouit tout à coup la physiologie sévère de Ouinnipeg fut si bruyant que les guerriers indiens s'entre-regardèrent avec stupéfaction.

C'était la première fois qu'ils entendaient rire leur terrible chef.

La barque où se tenaient Saint-Preux, Léveillé et le chasseur canadien était plus silencieuse.

Le jeune Français, confortablement installé à l'avant de la pirogue, se laissait aller au plaisir de goûter un repos bien nécessaire après les écrasantes fatigues qu'il avait eu à supporter.

Debout au milieu de la barque, David Kérulaz dirigeait constamment ses regards vers le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupirs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive.

Le spectacle qu'il vit alors lui arracha à lui-même un cri d'étonnement.

Une émotion indicible, délicieuse, mélange de surprise et de joie, fit tressaillir tous les fibres de son cœur.

Les hautes falaises qui avait borné la vue jusqu'alors venaient de disparaître subitement.

Un paysage lointain se déroulait maintenant sous les yeux des voyageurs.

Dans des plaines d'un vert gras et luisant, bordées d'oseraies et de chênes au tendre feuillage, de beaux troupeaux paissaient tranquillement.

Plusieurs fermes aux murs blanchis enserrés dans les chevrons noirs des charpentes élevaient çà et là, au milieu du feuillage grisâtre des saules, leurs toits de chaume couverts de mousses et de lichens. Des fossés étroits, où se dressaient des touffes de joncs aigus, coupaient les pâturages et y portaient la fraîcheur des sources.

Au loin, le soleil descendant dans un ciel sans nuages répandait sa lumière étincelante sur cette charmante verdure du printemps et jetait des tons dorés sur la robe fauve des bœufs ruminant dans la plaine.

C'était un coin de la fertile Normandie qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Gaston de Saint-Preux.

C'était la France, la France elle-même, calme, verdoyante, lumineuse, qui se montrait à lui à quinze cents lieues de la patrie.

Ses yeux se remplirent de larmes. La distance qui le séparait de son pays sembla disparaître tout à coup.

Il éprouva cette joie ineffable que l'on ressent lorsqu'on aperçoit soudain devant soi un être bien aimé que l'on n'espérait plus revoir.

À quelque distance du rivage, devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge, que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Toutes deux portaient la jupe courte, le fichu brodé et la coiffe blanche des Normandes, et ce costume national complétait encore l'illusion charmante qui s'était emparé du jeune gentilhomme à l'aspect de ces campagnes vertes et profondes.